



Consultez les fiches de lecture de cet ouvrage
sur www.lesnouveauxauteurs.com

MANUSCRIT FINALISTE GRAND PRIX FEMME ACTUELLE

Auteur : Yann-hervé MARTIN

Titre : Le sourire de l'ange

Genre : roman

EXTRAIT

Il était entré dans la vie par effraction, passager clandestin d'une existence à laquelle il n'avait pas été convié. Il était né d'une déchirure, dans l'effroi d'une chair meurtrie et d'une âme captive de sa souffrance, enclose sur une douleur plus dévorante que le feu. Les bras qui l'avaient expulsé de ce corps béant l'avaient aussitôt mis à part avant de s'empressez ailleurs, près de cette femme murée dans l'angoisse de la mort. Ce ne sont pas seulement des bras qui l'avaient rejeté là, dans la cloche de verre où il vagissait en vain. Il était aussi l'exclu de toute pensée. De tout amour. De tout désir. Des cris, il n'était bientôt resté que les siens, quelque chose d'incongru et de dérisoire, comme l'écho d'une impuissance épouvantée devant celle qui ne serait jamais mère.

Seul. Ce qu'il était condamné à demeurer dans la foule des vivants.

Coupable. Non seulement d'être né, mais encore de s'être accroché à la vie d'une autre pour la lui arracher.

Le monde ne l'avait pas accueilli. Il s'était présenté à lui avec l'implacable vigueur d'une chair émergée, tendue, ruisselante de sang, et d'eau, et des noires humeurs où il avait germé. Arraché aux entrailles où il s'était incrusté, où il s'était d'abord recroquevillé dans le silence et l'attente. Où il avait poussé sans prévenir, sans faire signe. Comme par mégarde. Et il avait maintenant l'audace formidable de vouloir déployer son corps en un cri qui le secouait d'une ardente convulsion. Mais il avait beau hurler, s'efforcer de projeter hors de lui ce vide qui grandissait en une faim dévorante, ce frisson qui lui couvrait la peau, seul lui répondait en un écho cynique son propre cri réfracté par le verre translucide que son regard perçait déjà.

Alors le miracle s'était produit.

Un miracle secret dont nul ne saurait jamais rien.

Même pas lui.

Le brume opaque qui l'enveloppait s'était déjà déchirée, et son regard s'était éloigné de lui, dessinant des silhouettes, imprécises d'abord, puis dont les contours s'étaient progressivement formés. Il avait perçu des couleurs, ou plutôt, c'était son regard qui donnait aux choses leur consistance, leur teinte et jusqu'à leur mouvement.

Il s'était tu et nul ne semblait s'en être aperçu. La tête inclinée sur le côté, il flottait dans cet espace étrange où un homme s'affairait auprès d'un corps inerte que la vie abandonnait. Il sursauta en entendant un bruit mat. Le corps, comme disloqué, s'était élevé avant de retomber, lourdement. Un pantin désarticulé. Il ne comprenait pas. Mais il voyait, il entendait. Il accompagnait de ses sens en éveil ces choses qui avaient pris forme et qui découpaient l'espace. Son regard se posa sur un homme. Immobile. Il se tordait les doigts, le visage crispé. Il murmurait au corps des mots incompréhensibles. Des mots pour le retenir. Pour l'arrimer à la vie. Un autre homme lui posa la main sur l'épaule et secoua la tête, l'air désolé. Alors il y eut un gémissement. Un cri. Et ce cri terrible vint heurter le nouveau-né, le mal né qu'il serait à jamais, pour résonner en lui, le fouailler, ressusciter cette faim qui le dévorait de l'intérieur.

Il se remit à pleurer et les images se brisèrent tandis que seul retentissait encore

son propre cri où prenait chair ce vide qui le tenaillait et qui était tout à la fois faim, désir, sollicitude et déréliction.

Il se sentit touché, pressé par quelque chose qu'il touchait en retour au point de reprendre corps d'une façon qui lui était nouvelle. Par son regard porté sur les choses, son corps s'était fait espace, volume, couleurs. Il s'était dilaté aux dimensions de la salle froide où s'agitaient des hommes et où mourait une femme qu'il ne savait être sa mère. Mais par ces mains posées sur lui, par ces mains qui l'agrippaient et le soulevaient, son corps se faisait peau, caresse, pression.

Par ces mains qui l'arrachaient à la cloche de verre, il devenait indiscernable de ce qui s'emparait de lui. Il devenait tact, à la fois touché et touchant, dans la magie d'une confusion des chairs et des limites. Il sentit la chaleur qui l'enveloppait, la ferme douceur en laquelle il était convié à reposer, l'étrange matière qui vint ouvrir ses lèvres et qu'il pressa par réflexe, comme pour l'absorber.

Cette douceur qui l'enveloppait se déversait en lui. L'intérieur coïncidait avec l'extérieur en une satisfaction intense à laquelle il s'abandonna.

Quand ce fut fini, quand il fut rappelé aux limites incertaines de sa propre chair rassasiée, il ouvrit de nouveau les yeux et le miracle se répéta.

Il vit et il entendit.

- Comment allez-vous l'appeler ?

Il y eut un silence. L'homme leva la tête. Il ne semblait pas comprendre.

- Lui ?

L'infirmière ne comprit pas.

- C'est une bonne idée. Rien ne vaut un nom court et sonnante.

Et il fut enregistré à l'état civil sous le nom de Louis Maupin, né de Sylviane Garcin, décédée, et de Joseph Maupin qui l'avait reconnu sans bien s'en rendre compte.

* * *

Reconnu. L'expression est étrange. Elle suppose une mémoire, une aptitude à fixer des contours, à préfigurer un projet, un visage. A envisager. Reconnaître un enfant, c'est voir en lui celui que l'on avait entrevu dans l'élan d'un désir. On reconnaît alors en celui qui est né l'enfant que l'on attendait, celui que l'on espérait et qui répond à notre attente du seul fait d'être là, riche d'avenir et de promesses. Seul ce qui a été envisagé peut être reconnu. Ce qui, d'être déjà aimé, a reçu visage. Ce qui a reçu nom d'être tant désiré. Temps de l'attente, des germinations, des gonflements où grandit l'avenir dont le présent est gros.

Nul n'avait envisagé Louis. Au contraire, Sylviane Garcin s'était appliquée avec toute la vigueur de sa jeunesse triomphante à nier tout visage à cette chose qui avait pris place en elle à son insu. Ce n'était pas un petit d'homme mais une simple excroissance de sa propre chair. Ce n'était pas le fruit de son amour, mais le rebut de son inattention. Il s'était enkysté là et elle ne s'en était d'abord pas aperçu. Elle formait alors avec Joseph un couple étrange où la gémellité des passions venait

étouffer toute identité. Ce n'était pas un couple, à vrai dire, mais une sorte d'hydre à deux têtes tournées l'une vers l'autre dans l'abandon fasciné d'une contemplation réciproque. Quand le regard n'y suffisait plus, il fallait qu'ils se fondent l'un dans l'autre, qu'ils s'oublient l'un en l'autre avec toute la fureur des instincts enfouis qu'ils allaient dénicher aux tréfonds de leurs corps qui n'en formaient plus qu'un, masse moite et tendue par le désir extatique de n'être plus soi, de n'être plus rien, comme si l'élan qui les poussait à se nier en l'autre prenait appui sur une pulsion de mort dont ils s'éveillaient hagards, béants, surpris d'être encore l'un, et l'autre, dans le mystère qui les séparait encore et qui encore une fois les poussait à s'unir. Dans cet amour qui cherchait l'impossible, et qui le cherchait à chaque heure du jour, il n'y avait pas de place pour un visage, pour un nom, pour un horizon qui les eût arrachés à l'anonymat de leurs corps à corps. Il n'y avait qu'eux, ou moins que cela encore, un désir insatiable dans lequel leur conscience s'abîmait, un vertige qui leur interdisait tout repos et qui les projetait hors d'eux-mêmes en une course folle, éperdue.

Ils s'étaient rencontrés sur la piste de danse d'une discothèque. Elle s'était jetée sur lui, sûre d'elle et de sa séduction, électrisée par l'obsédante lumière qui découpait des ombres incandescentes pour les recomposer ailleurs, autrement, en une épiphanie aussi soudaine qu'éphémère. Il l'avait laissé faire, surpris d'abord, puis affolé de caresses, chaviré par un baiser qui n'en finissait pas de le gonfler de désir. Il était habitué à recueillir le regard que les filles portaient sur son corps souple et robuste, sur son visage où s'attardait l'enfance. Mais jamais encore une inconnue dont il ne savait pas même le nom ne l'avait ainsi agrippé pour épouser de sa main les soubresauts de son corps, pour chercher de sa langue l'affolement de son cœur. Quand elle l'avait senti vaincu, livré, muet de stupeur, quand elle avait su que le désir qu'ils avaient l'un de l'autre était d'au-delà des mots, des noms, des promesses et des aveux, elle l'avait pris par la main pour l'entraîner derrière elle, le forcer à la suivre en un geste ferme mais sans violence. Ils étaient sortis sous le regard incrédule de leurs amis, indifférents à tout sinon à l'absolu de leur présence et de leur contact. Il était monté à côté d'elle dans une petite voiture aux effluves de vanille et de velours neuf. Il s'était abstenu de poser la moindre question, de peur que des mots inutiles et saugrenus ne viennent rompre la magie d'un instant d'éternité où s'abolissait l'avenir.

Plus tard, il y avait eu la fraîcheur d'un studio confortable, des doigts agiles qui débouclaient sa ceinture, des mains expertes qui caressaient sa poitrine, une bouche avide qui avait tout exploré de sa peau et de sa chair. Il l'avait laissé faire, se pliant voluptueusement à ses initiatives, à des préliminaires qu'elle semblait maîtriser avec la douce expérience d'une professionnelle. Puis il avait décidé de la prendre en mains, de lui imposer sa fougue, sa puissance et ses propres jeux. Une autre femme était apparue, abandonnée, gémissante, presque maladroite dans la fièvre de son ardeur. Soumise. Ils ne se parlaient toujours pas. Ils s'empoignaient, se retournaient, se saisissaient avec toute la violence des amants qui veulent se rendre

maîtres de l'autre en se livrant à lui. En lui.

Ils avaient recommencé plusieurs fois, exténués mais incapables de se tenir là sans chercher à ressusciter cette jouissance qui les tenait haletants. L'aube enfin avait fini par les découvrir, écrasés de fatigue, sur la moquette épaisse de la chambre à coucher. Alors seulement ils s'étaient endormis après s'être couchés et blottis l'un contre l'autre.

Les jours avaient passé. Et les semaines. C'est à peine s'ils s'étaient quittés. Ils ne cessaient de s'accrocher l'un à l'autre comme à une bouée de sauvetage, en un besoin mutuel qui, peu à peu, les avait coupés du monde. Ou plutôt, le monde entier tenait désormais entre leurs peaux, dans l'intervalle de leurs regards jamais repus de contemplation. Il ne se lassait pas d'admirer en esthète la courbure régulière de ses lignes, du haut de sa nuque à la pointe de ses pieds, en passant par ses seins, assez petits mais fermes et parfaitement dessinés, son ventre, ses hanches, ses fesses délicatement galbées, ses jambes fines, longues, robustes. Un corps éclatant de santé et de grâce. Il aimait aussi son visage, ses lèvres légères mais voluptueuses surmontées d'un nez à l'arête étroite, un peu long peut-être. Jamais il n'aurait su dire la couleur de ses yeux tant il les évitait, de peur que leurs regards, en se croisant, ne viennent interrompre la communion quasi mystique de leurs corps que nulle distance ne séparait vraiment. Ils étaient comme deux animaux dont la chair s'était faite monde et parole. Il suivait l'ondulation légère de ses cheveux et elle sentait physiquement ce regard qui la caressait et la faisait frissonner. D'ailleurs, elle aussi aimait le voir, à distance, nu, nonchalamment couché près d'elle comme un fauve languide, ou debout sous la douche, ruisselant, conscient de son regard. Elle aimait ses bras robustes, sa poitrine bien dessinée, son ventre d'adolescent, ses fesses rebondies. Et elle n'hésitait pas à se l'avouer, à le lui dire, à le clamer avec insolence et avidité, avec toute l'impudeur de sa passion exclusive, monomaniaque : elle aimait son sexe. Elle aimait le voir au repos, petit oiseau piteux blotti au creux de son nid. Elle aimait le voir se gonfler, relever la tête, s'étendre paresseusement, se dresser comme un paon, faire le beau entre ses doigts, frémir au contact de sa langue. Leur amour avait gardé la forme de ses commencements : celle d'une obsession mutuelle, farouche et exclusive. Il avait cessé de voir ses amis qu'elle ne voulait pas rencontrer. Elle ne voyait plus que lui. Pour elle, il avait renoncé à suivre ses cours à l'université. A ceux qui s'en étonnaient, il souriait mystérieusement, leur enjoignant de ne pas s'inquiéter. Il reviendrait. Mais l'heure était à autre chose. Puis il disparaissait, les laissant à la fois sceptiques et rigolards. Quant à elle, elle consacrait de moins en moins de temps au magasin de vêtements qu'elle gérait, un cadeau de ses parents qui avaient tout prévu pour assurer ses jours. Elle se reposait sur la compétence de la responsable des rayons sans guère se soucier du chiffre d'affaire. Son père et sa mère avaient près d'une dizaine de magasins de la même enseigne et elle ne voyait pas en quoi elle était réellement nécessaire à la bonne tenue de l'un d'entre eux. Leur temps était à eux. Ils restaient longtemps au lit, souvent jusqu'en début

d'après-midi, puis traînaient paresseusement leur corps dans le studio confortable (encore un cadeau de ses parents) avant de se décider à sortir pour flâner. Il leur arrivait de faire les vitrines, d'entrer dans des magasins de mode, de faire quelques achats, de se peloter dans les cabines d'essayage ou dans les travées des cinémas. Jamais alors ils n'allaient plus loin que ces jeux qui éveillaient leurs sens, leur appétit, leur désir de se confondre. Sitôt rentrés chez eux, à peine dévêtus, elle se jetait sur lui et leurs corps se mêlaient en une liturgie festive et obsédante, ne se lâchant qu'à peine pour prendre quelque repos et quelque nourriture.

Un jour pourtant, elle voulut le présenter à ses parents, comme si un reste de son éducation petite-bourgeoise lui faisait obligation de déclarer publiquement ce qu'elle vivait en privé. Surpris, il lui demanda pourquoi elle y tenait. Elle ne sut vraiment lui répondre. Il pensa d'abord à quelque calcul cynique (elle dépendait encore de la puissance financière de ses parents), puis à l'indice d'un affaiblissement de leur passion qui prenait chez elle la forme d'un désir de normalisation. Mais il n'y avait aucune justification consciente à ce projet. Tout se passait simplement comme s'il s'agissait de construire une passerelle entre leurs corps amoureux et le corps social. Ce n'était en fait qu'un souci incroyablement commun de socialisation de leur amour, seul remède à la confusion passionnelle où ils se maintenaient immergés. Il résista longtemps, comme s'il refusait de s'arracher à l'éternel présent de leurs étreintes et de leurs abandons. Il vivait dans la torpeur hébétée de leur relation égoïste, ou plutôt il ne vivait plus : il s'efforçait de persister dans cet état dont il jouissait, comme libéré du poids des choses, des regards et des obligations. Il était en apesanteur, replié sur son corps dont les limites étaient devenues indéfinissables, et dont il ne prenait vraiment conscience que dans l'absolu détachement d'un attachement exclusif.

De ses refus, elle ne fit pas un sujet de rancœur, ni même de discussion. Elle sut attendre, instiller peu à peu en lui l'évidence d'une nécessité : ils ne pourraient se comporter indéfiniment comme si le monde n'existait pas, comme si nulle obligation ne pesait sur eux. Il ne comprenait pas pourquoi, mais il sentait bien qu'il s'agissait là de la conséquence d'un principe curieux d'attraction universelle : la société les rappelait à eux, s'opposait à l'inertie de leur passion. Il dut alors admettre que c'était une affaire grave en somme que de s'aimer, et que leurs corps avaient un poids social, une certaine gravité. Il sut aussi qu'il n'avait en fait que deux solutions : mettre fin à cette aventure qui les avait tenus éloignés de tout, y compris d'eux-mêmes, pour en conserver intact le souvenir ; ou accepter, bon gré mal gré, la pesanteur des liens sociaux. Mais l'alternative était trompeuse. Le souvenir suppose une distance, une perspective, une mise en scène des corps et des sentiments. Or, il s'était si bien perdu en elle qu'il n'y aurait pas plus de passé qu'il n'y avait à présent d'avenir. C'est l'intemporalité de leur désir qui les vouait à un inextricable présent, à l'absolue présence de l'un à l'autre, de l'un dans l'autre, cette présence qui interdit toute représentation. Il céda.

La rencontre eut lieu un dimanche midi, le jour traditionnel de réception chez

monsieur et madame Garcin. Le couvert avait été mis dans la grande salle à manger au luxe défraîchi. Pour l'occasion, on avait sorti les couverts d'argent, les assiettes de porcelaine héritées d'une tante défunte, et les verres de cristal dont on avait pris soin de lui indiquer la valeur, ce qui avait suffi à tétaniser Joseph qui osait à peine bouger ses bras. Outre Sylviane, ses parents et lui-même, la table comptait encore deux adolescents qui ne cessaient de l'observer en se donnant des coups de coude qui les faisaient parfois pouffer de rire. Ils étaient jumeaux. Le début du repas fut sans histoires. Joseph, dûment cravaté et rasé, s'efforçait de dissimuler son ennui. On parlait de chiffre d'affaire, des difficultés pour trouver du personnel compétent, du poids des charges patronales qui tuent l'esprit d'entreprise, du coût des études dans le collège privé où Pierre-Alban et Jacques-Henri suivaient une scolarité approximative. Dans la famille de Sylviane, les doubles prénoms étaient un signe de distinction. Quand il crut bon de s'étonner qu'on eût écarté celle-ci de cette vénérable tradition, madame Garcin lui fit savoir d'un air pincé que sa fille avait été baptisée sous le nom de Sylvie-Anne, et que c'était elle qui, avec un entêtement indélicat, avait peu à peu imposé qu'on abandonnât le tiret pour transformer Sylvie-Anne en Sylviane. Elle déclara regretter cette fantaisie et crut bon de faire remarquer que si elle avait pu prévoir ce caprice, elle eût appelé sa fille Anne-Sylvie.

Cependant, Sylviane ne disait presque rien. Quand elle répondait aux questions de ses parents, c'était avec l'obséquieuse docilité des jeunes filles aseptisées, comme si cette immersion dans la culture familiale l'imbibait des valeurs qui étaient celles de la petite société de parvenus dont elle faisait partie. Certes, adolescente, elle s'était rebellée publiquement contre des valeurs qui l'étouffaient. Mais la crise passée, elle avait appris à tenir son rôle pour la plus grande satisfaction de ses parents, et avait confiné l'expression de sa révolte dans le cadre dissolu d'une vie privée dont ceux-ci ne savaient rien.

Ainsi, ayant découvert que leur fille fréquentait –c'est comme cela qu'ils disaient encore-, un jeune homme, ils y avaient vu l'indice d'un désir de s'amarrer à ces valeurs conventionnelles qu'elle avait autrefois rejetées. Ils décidèrent alors d'appeler Joseph « ton fiancé », ce qu'il laissa passer. Il était pressé d'en finir et voulait éviter toute forme d'esclandre.

Mais on servait du vin. Il abusa un peu du blanc délicatement fruité qui accompagnait l'entrée. Il n'était guère habitué à boire. Il ne se fit pourtant pas prier pour faire honneur au Chateauneuf du pape dont monsieur Garcin se déclara satisfait après un rituel compliqué qui fit sourire Joseph. A la fin du plat de résistance, une canette farcie dont il reprit, il comprit que son esprit commençait à lui échapper tandis que son estomac plombé le livrait à une étrange torpeur. Il ne suivait plus vraiment la conversation, s'efforçant tout juste de tenter quelques signes de tête et quelques sons approximatifs qui pouvaient tout aussi bien vouloir dire oui que non. Il ne cessait de regarder à la dérobée Sylviane qui était assise à sa gauche. Elle se tenait droit, élégante, sobrement raffinée, et cette image insolite

suscita en lui le désir de faire fondre cette glace où elle semblait s'être figée. Il posa discrètement la main sur ses genoux, et quand il la sentit frissonner sans que rien sur son visage ne trahisse son émotion, il s'enhardit jusqu'à la faire glisser sur sa cuisse. Elle tenta de repousser cette avancée, mais il tint bon.

Pour Sylviane, la situation était déroutante, de nature à l'inquiéter, bien sûr, mais aussi à l'exciter. Devant ses parents, il lui fallait faire bonne figure et ne rien leur laisser soupçonner de cette main qui éveillait ses sens et entrouvrait son sexe. Elle ne pouvait en outre repousser avec autorité les caresses de son amant, ce qui l'eût compromis. Alors elle décida de se livrer à ses audaces tout en veillant à garder le contrôle d'elle-même, découvrant dans cette situation la même volupté qu'elle éprouvait à faire l'amour dans des endroits interdits où elle risquait à chaque instant d'être surprise. Mais Joseph s'enhardissait encore. Émoustillé par l'attitude équivoque de celle qui depuis quelques minutes étaient devenue « sa fiancée », il montait un peu plus haut sous sa jupe. Il avait cessé de manifester le moindre intérêt pour la conversation et les jumeaux le regardaient étrangement, comme s'ils commençaient à deviner la cause de sa distraction. Quant à Sylviane, elle poussait désormais le jeu jusqu'à lui rendre ses caresses. Elle sentait que la situation devenait critique et qu'il ne faudrait que peu de choses –un soupir qui eût trahi son émotion par exemple-, pour basculer dans une indécence manifeste. Pierre-Alban, après avoir adressé un clin d'œil à son frère, laissa tomber sa fourchette et se précipita pour la récupérer sur la moquette épaisse. Sylviane eut assez de présence d'esprit pour comprendre aussitôt son manège et remit sa main droite sur la table, mais Joseph, absorbé par son entreprise, n'avait rien vu. Il sentit sa maîtresse se trémousser et serrer les cuisses, mais il était trop tard. A la fois rouge de confusion et hilare, Pierre-Alban s'était redressé et adressait à l'oreille de son frère un compte-rendu rapide de la situation dont il avait été le témoin privilégié. Madame Garcin haussa la voix pour inviter ses fils à davantage de tenue, ce qui les fit éclater de rire. Sylviane rougit. Joseph comprit. Les garçons furent sèchement réprimandés et l'incident en resta là. Mais le vin continuait à couler. Après le café, les enfants montèrent dans leur chambre et les adultes passèrent au salon pour y boire digestifs et liqueurs. Joseph et Sylviane étaient assis dans le petit canapé d'un style un peu suranné, face à monsieur et madame Garcin qui continuaient à pérorer sur le racket fiscal et la mauvaise éducation des adolescents d'aujourd'hui. Puis, n'obtenant pas les réactions qu'ils attendaient d'ailleurs à peine, ils décidèrent d'en venir à ce qui avait motivé leur invitation.

- Vous envisagez de vous marier bientôt ?

Sylviane, qui était restée jusque là à distance respectable de Joseph, se blottit dans ses bras et répondit en riant :

- Maman, cette question est tout à fait prématurée et hors de propos. Nous nous connaissons depuis à peine quelques semaines. Nous n'en sommes pas du tout à parler mariage ou fiançailles. Pour le moment, nous sommes bien ensemble et nous profitons de chaque jour sans tirer des plans sur la comète.

CE ROMAN SERA EDITE ; SOYEZ INFORME DE SA DATE DE SORTIE EN CLIQUANT SUR « RESERVER »

Cette réponse, ainsi que le contact des joues et des jambes de sa maîtresse, avait de nouveau échauffé Joseph. Il crut pouvoir embrasser Sylviane qui, surprise, n'eut pas le temps d'empêcher sa langue de venir s'immiscer entre ses dents. Les époux Garcin, qui avaient toujours pris soin d'éviter toute forme d'exhibition et qui n'avaient guère eu de mal à canaliser les maigres élans de leur tendresse, en restèrent muets de stupeur. Malgré l'éducation dont leur fille avait bénéficié, en dépit de l'exemple qu'ils lui avaient donné, elle manifestait en leur présence une indécence aussi choquante qu'inacceptable. Incrédules et gênés, ils regardaient les deux amants s'aboucher en toute inconvenance. Ils baissèrent alors les yeux de conserve, attendant en rougissant que cette manifestation d'impudeur prenne fin.

- Ma chérie, il y a des gestes qu'il est préférable de réserver à l'intimité.

Mais Sylviane ne montrait aucun signe de confusion. Elle sourit à ses parents avant de se lever en tenant Joseph par la main.

- Tu as raison maman. Il est temps que nous nous retrouvions seuls. Nous avons assez abusé de votre accueil. Merci pour votre invitation, à toi et à papa.

Puis elle les quitta après les avoir embrassés du bout des lèvres. Ils n'avaient pas eu le temps de se lever de leur fauteuil que leur fille avait déjà disparu avec ce garçon dont ils s'accordèrent à juger l'influence délétère.

Quelques semaines plus tard, Sylviane annonça à Joseph qu'elle avait du retard. Il ne comprit pas tout de suite de quoi elle parlait, ce qui obligea sa compagne à se montrer plus explicite. Elle avait attendu plusieurs jours, certaine d'abord que les choses allaient rentrer dans l'ordre. D'ailleurs, ce n'était pas possible. Son gynécologue avait fait ce qu'il fallait, ce qui expliquait qu'elle eût du mal à lier ce retard imprévu à une grossesse éventuelle qui lui apparaissait comme une sorte d'abstraction vide de sens. Il n'y avait pas de place dans son univers mental non seulement pour un désir d'enfant, mais même pour la simple représentation d'une éventuelle maternité. Son corps était celui d'une amante, non d'une mère. C'est pourquoi l'idée qu'elle pût être enceinte ne lui était apparue que comme une très vague possibilité qu'elle avait aussitôt congédiée avec toute l'insouciance égoïste de son amour sans partage. Quand elle en eût parlé à Joseph, celui-ci devint livide, et c'est en son regard affolé qu'elle puisa de quoi rendre cette possibilité concrètement identifiable :

- Ne t'en fais pas ! J'ai fait ce qu'il faut pour que nous n'ayons rien à craindre.

Ils n'avaient jamais parlé entre eux de contraception. Il était parti du principe selon lequel une jeune fille aussi libérée savait ce qu'elle faisait et avait dû se mettre à l'abri de toute grossesse imprévue. Mais il dut se rendre compte qu'il n'en savait rien, qu'il lui avait laissé l'entière responsabilité de ce problème, sans autre souci que celui de la faire jouir et de jouir d'elle. Pas une seconde l'image de leur union ne s'était associée en lui à celle d'une vie possible, autre que la leur. Elle sentit qu'il perdait pied, qu'il la regardait comme il ne l'avait jamais regardée auparavant, tenaillé par la peur plutôt que par le désir. Elle ne voulait pas qu'il la regardât ainsi, qu'il pût voir en elle l'image d'une maternité virtuelle ; elle ne voulait plus lire dans ses yeux cette

lâcheté de l'homme qui comprend soudain que le miracle de l'amour ouvre au mystère de la vie, de l'enfance, de la responsabilité. Il lui fallait maintenir entre eux cette relation d'abandon qui les laissait exister en miroir et qui leur permettait de lire à même le corps de l'autre qu'ils étaient beaux, et jeunes, et insoucians, et désirables...

Elle rit comme si tout ceci n'avait été qu'une mauvaise plaisanterie et vint se suspendre à ses hanches, offerte. Il la prit avec fureur, dans une étreinte qu'elle ne reconnut pas. Entre eux, le miroir s'était brisé.

Les jours passèrent, et les semaines. Sans que ce fût là le fruit d'une réflexion réelle, elle avait décidé d'éluder le problème, de se cacher à elle-même cette anomalie fonctionnelle de son métabolisme qui pouvait être le symptôme de l'impensable. Ou plutôt qu'une décision, cela avait été une manière de refoulement, comme si elle avait inconsciemment cherché à étouffer en elle l'embryon qui croissait envers et contre tout. Elle lui avait si bien dénié tout droit à vivre qu'elle refusait d'envisager qu'il pût être là, bravant l'interdit pour se faire une place en elle. D'ailleurs, aucun signe extérieur ne laissait supposer une grossesse. Son ventre était encore ferme et plat, ses seins avaient conservé ce galbe parfait dont elle était si fière, celui d'un fruit mûr que Joseph aimait embrasser. Il y avait bien ces nausées soudaines, mais elles disparaissaient avant même qu'elle eût pu se préparer à vomir. Il y avait aussi la fatigue, les somnolences de début de soirée, mais elle mettait cela sur le compte du stress et se faisait fort de continuer à s'offrir chaque nuit à son amant qui n'osait pas la questionner. Ils en étaient arrivés à se parler très peu, de moins en moins, à confier à la nudité de leur corps inquiétudes, soupçons, peurs et incompréhensions. Pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré, elle devait faire semblant de jouir avant de s'enfoncer dans un sommeil lourd et agité dont elle se réveillait chaque matin morne et lasse. Lui-même ne trouvait plus dans leurs étreintes cette satisfaction totale qui avait autrefois comblé son désir tout en le nourrissant.

Une nuit, il fut réveillé en sursaut. Elle vomissait. Elle chercha à le rassurer. Un simple problème de digestion sans doute. Il préféra la croire. Puis il y eut cette métamorphose à peine perceptible d'un corps dont il connaissait toutes les inflexions, à commencer par celles des seins, des hanches et du ventre. Elle sembla sincèrement surprise et sourit d'un air contrit : « peut-être que je devrais surveiller ma ligne ? ».

Ils s'enfermèrent alors dans une fausse désinvolture, tous deux complices de la façon dont ils s'abusaient à leur insu. D'autres semaines passèrent et quand il fallut se rendre à l'évidence, il était trop tard. Même les délais les plus amples pour un avortement d'urgence étaient largement dépassés. Sylviane sombra dans une dépression qui anéantit en elle toute disponibilité envers l'avenir. Quant à lui, il se considéra trahi. Comment avait-elle pu ne pas s'en rendre compte ? Comment avait-elle pu ne pas s'interroger ? Il se souvenait alors de cette alerte dont elle avait essayé de lui parler, mais ne parvenait pas à se sentir coupable, encore moins responsable. Il la regardait désormais avec effarement et ne parvenait plus à lui faire l'amour. Il alla jusqu'à envisager de la quitter et seul un dérisoire scrupule le retint auprès d'elle. Ils étaient devenus l'ombre d'un couple, et si elle grossissait peu, son état dépressif ne

cessait d'empirer. Ce furent des mois terribles, sans joie, sans horizon. Dans ses yeux, il ne lisait plus qu'une peur confuse. Dans les siens, elle devinait une angoisse obsédante, et toujours cette lâcheté qui la rendait folle. Si encore il lui avait pris la main pour lui parler d'avenir ! Au lieu de cela, il l'abandonnait à ce chancre qui l'envahissait, à cette terreur qui pétrifiait son âme et son corps.

Elle fut hospitalisée d'urgence au septième mois. Son état psychique inquiétait les médecins qui voulaient la contraindre à un repos sous surveillance. Il vint parfois la voir. Il partait tôt. Elle restait seule à se maudire. Elle porta l'embryon jusqu'à son terme mais elle ne voulait pas qu'il naisse. Ce n'était pas un enfant, surtout pas le sien. Juste une erreur, un non-sens, un abcès qu'il fallait percer, guérir, éliminer.

Il naquit quand même et elle en mourut.

.....